

# L'INDÉPENDANT

ORGANE RÉPUBLICAIN

Des Iles Saint-Pierre et Miquelon

## ABONNEMENT payable d'avance,

St-Pierre, un an . . . . . 15 francs six mois 8 francs  
Pays compris dans l'Union postale un an 18 fr. six mois 10 fr.

Pour les ABONNEMENTS et les INSERTIONS,  
S'adresser, au Bureau du Journal, au Gérant

## JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE VENDREDI

Prix du Numéro 40 centimes

## ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4<sup>me</sup> page . . . . . 25 centimes  
Prix minimum d'une annonce . . . . . 2 fr. 50 —  
RECLAMES (la ligne ordinaire) . . . . . 50 —

Toutes communications doivent être remises, au plus tard,  
au bureau du Journal, le Mardi matin à 10 heures.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

### SOMMAIRE.

Dépêches télégraphiques. — Chronique locale. — Feuille Officielle. — Hygiène des écoles d'enfants. — Dors. — Les tribunaux. — Acte de probité. — Zézé. — Choses et autres. — Avis. — Marées de la semaine. — Mouvements du port. — Annonces et avis. — Feuilletons : La Sorcière de Paris et les Blancs de Bretagne.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Les télégrammes suivants sont publiés par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'entend nullement se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ces télégrammes renferment.

### SERVICE FRANÇAIS

Paris le 23 août 1887.

Dans un banquet, à l'hôtel continental, M. Rouvier, ministre des Finances et Président du Conseil, a prononcé un discours dont les termes ont produit une bonne impression et sont généralement approuvés.

Il a indiqué diverses réformes dont le Cabinet actuel poursuivra la réalisation, notamment certaines réformes dans l'assiette des impôts et la suppression des octrois.

Il a dit que la stabilité ministérielle était un élément indispensable à la bonne gestion des affaires du pays. Le gouvernement est bien décidé à ne repousser aucun de ceux qui adhéreront loyalement à la République, il emploiera tous ses efforts à reconquérir les électeurs perdus en 1885. Mais nous n'entendons pas pour cela, a-t-il ajouté, demander le concours des monarchistes. (1)

Paris, le 29 mai 1887.

La France, l'Allemagne et la Russie sont d'accord pour repousser le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, ces trois puissances engagent le Sultan à occuper la Bulgarie.

L'Angleterre, l'Autriche et l'Italie re-

(1) Cette dépêche ne nous a pas été communiquée pour notre n° du 29. Nous la relevons dans la Feuille Officielle de samedi dernier.

connaissent illégale l'action du prince de Cobourg sans cependant proposer de solution. Le Sultan refuse de recevoir Cobourg à Constantinople.

La Gazette de Moscou, préconise une entente entre la Russie et la France.

Paris, le 31 août 1887.

Le dix-septième corps d'armée à Toulouse, est désigné pour les expériences sur la mobilisation; les travaux sont commencés avec une grande activité.

La Russie demande la nomination du général Ehrenrod pour gouverner la Bulgarie, en attendant une élection régulière. Le Prince est appuyé par l'Allemagne et la France. Le Sultan hésite et craint une opposition des autres puissances.

Un horrible crime, a été commis hier à Paris: un père a tué sa femme et ses deux enfants; on le suppose fou.

### CHRONIQUE LOCALE

Un télégramme privé, reçu des Burins vendredi dans l'après-midi, annonçait la perte de la goëlette de pêche Bayonnaise.

L'équipage étant de retour depuis mardi, nous donnons ci-après le rapport du patron qui renseignera nos lecteurs sur les circonstances de ce sinistre:

**RAPPORT de mer du patron D. Duruty, commandant la goëlette Bayonnaise, incendiée sur le Grand Banc de Terre-Neuve, le 17 août 1887.**

Je suis parti de St-Pierre, le 5 août 1887, à 1 heure après-midi, avec 19 hommes d'équipage tous compris, ayant à bord 53 tonneaux de sel, 107,000 encornets frais comme appât, vivres et rechanges nécessaires pour effectuer ma pêche. Fait route pour le grand Banc et mouillé le 7, à 3 heures du matin par latitude 45° 10' Nord et longitude 54° 5' O.

Ne trouvant pas à pêcher suffisamment sur ce fond, où je n'avais pris que 400 morues, appareillé le 8, à 9 heures du matin et poussé pour l'Est, où j'ai mouillé

le même jour à 5 heures du soir, fait une marée, pris 500 morues, appareillé de nouveau le 9 et jeté l'ancre dans la soirée, par latitude 45° 18" et longitude 52° 35'.

Pompé régulièrement tous les jours et reconnu les pompes franches, continué la pêche sur ce mouillage jusqu'au jour du sinistre et pris 14,000 morues, environ 500 quintaux.

Le 17, vers deux heures après-midi, je changeais les bras du fanal de mouillage quand un des mousses, le nommé Etchégarray, me prévint que la fumée sortait du poste, immédiatement j'ai cherché à y descendre par le capot, mais il me fut impossible d'y pénétrer à cause de la fumée et des flammes qui montaient et voulaient m'étouffer.

Alors je suis descendu par le petit panneau d'avant et j'ai ouvert la porte qui se trouve dans la cloison qui sépare le poste de la cale.

Les flammes ont voulu m'envahir et l'eau que j'y jetais ne faisait que les augmenter. Je fus obligé de remonter sur le pont. Au même moment je faisais mettre le pavillon en berne par le novice, pour appeler les 14 hommes qui se trouvaient à pêcher dans les doris. Ils sont immédiatement rentrés à bord et nous avons travaillé à éteindre l'incendie, en y jetant des quantités considérables d'eau.

Tous nos efforts ont été vains, le feu augmentait toujours, les flammes montaient le long des cordages, le mât de misaine était envahi, tout l'avant brûlé.

L'équipage n'y tenait plus par la fatigue, quand nous avons décidé d'un commun accord que tout sauvetage du navire étant devenu impossible, il n'était plus prudent de rester à bord et qu'il fallait l'abandonner.

Il se trouvait un navire mouillé à environ 4 milles de nous dans le S.-S.-E. du compas et j'ai dit à mes hommes de s'y diriger dessus.

Moi même j'ai quitté le bord le dernier et suis resté avec mon second à observer jusqu'à environ 6 heures, à ce moment le mât de misaine est tombé entraînant avec lui la tête du grand mât.

Un instant après le navire coulait, et c'est après sa disparition que j'ai fait route aussi sur le même navire où mon équipage devait se trouver. Je suis monté

à bord de ce navire qui était l'Amédée de St-Malo, vers 9 heures du soir, tous mes hommes y étaient. Je ne sais à quoi attribuer les causes de cet incendie.

Nous sommes restés à bord de l'Amédée jusqu'au 23 au matin, et comme je savais que la goëlette Clara Jane avec le patron de laquelle j'avais fait communiquer par un doris devait partir ce jour-là, je me suis rendu avec mon équipage à son bord et nous avons mis à la voile vers 11 heures. Le 26 à midi nous sommes rentrés à Oderin, petite localité à 21 milles des Burins (Côtes de Terre-Neuve) où nous sommes restés jusqu'au 29 au matin.

Pris passage sur une goëlette anglaise qui a voulu nous conduire à St-Pierre et nous y déposer à 3 heures de ce matin.

J'ai laissé à bord de l'Amédée un de mes doris et les deux autres qui me restaient ont été gardés à Oderin par M. M<sup>r</sup> Grath armateur de la « Clara Jane » goëlette qui nous a conduits dans ce havre. Dans la précipitation du sauvetage, j'ai égaré le journal timbré et autres papiers du bord qui se trouvaient dans le tiroir de la table de la chambre ainsi qu'environ une cinquantaine de francs en espèces m'appartenant.

Tous les hommes logeant au poste ont perdu leurs effets sans seulement pouvoir en sauver un seul morceau.

Nous n'avons eu mon équipage et moi qu'à nous louer des soins qui nous ont été donnés à bord de l'Amédée par le capitaine Leherff et son équipage, ainsi que par le patron et l'équipage de la goëlette Clara Jane pendant notre traversée du banc à Oderin.

Je certifie le présent rapport sincère et véritable me réservant de le compléter si besoin est.

Fait à St-Pierre et Miquelon, le 30 août 1887.

D. DURUTY.

Nous complétons ce rapport en ajoutant que la « Bayonnaise » appartenait à MM. S.-M. Léglise neveu et C<sup>ie</sup>.

Elle avait été, au mois de février dernier, à Bayonne, doublée en cuivre rouge et cotée « 1<sup>re</sup> cote » pour 7 ans.

Assurée seulement 20,000 francs, sa valeur, lors du sinistre, était alors pres-

### FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT.

N° 16

LA

## SORCIÈRE DE PARIS.

Par TURPIN de SANSAY.

VI

### Le nid d'amour et le boudoir du caprice.

Derrière l'hôtel s'étendait un joli parc, ayant sortie sur une petite rue adjacente.

Orgas conduisit Jean à travers les vastes chambres de l'hôtel, et le laissa entre les mains des femmes de la comtesse, qui avaient l'ordre de l'introduire dans le boudoir.

Mais le varlet, en s'éloignant, murmura

tout bas ces mots à l'oreille du fils de Miquelon :

— Jusqu'à votre sortie, je veille ! . .

Le boudoir de madame de Lignerolles était charmant, et réunissait tout ce que le luxe de l'époque pouvait offrir de plus rare.

C'est là que, dans un vapoureux négligé qui la faisait paraître fort belle encore, malgré ses quarante ans, la comtesse attendait le résultat de son message.

Sans cesse ses yeux étaient fixés sur une artistique horloge.

— Viendra-t-il ? se demandait-elle avec anxiété; l'heure s'écoule... Oh ! maudit soit le jour où j'ai rencontré cet homme ! . .

La nature, bizarre jusqu'en ses contradictions, a mis dans le cœur des femmes trois phases pour l'amour.

A vingt ans, elles aiment avec pudeur, mais ne laissent rien comprendre les premières. A trente, coquettes, elles nécessitent les déclarations par les demi-mots et le jeu de leur physionomie. A quarante, enfin, la dernière et souvent la plus orageuse

époque de la passion, elles subissent ardemment le sentiment qui les atteint et veulent, par tous moyens, faire partager l'embrasement de leur âme.

Telle était madame de Lignerolles, victime de sa dernière passion. Dans une circonstance extraordinaire, Jean s'était présenté à ses yeux, et, depuis, ce souvenir ne l'avait plus quittée...

La comtesse aimait.

Pour la centième fois peut-être elle interrogeait l'horloge, lorsque la porte s'ouvrit et Jean Hurrel parut.

Madame de Lignerolles se leva avec précipitation et tendit sa main potelée au jeune homme ; sa figure était resplendissante.

Jean Hurrel, dont l'intelligence était pleine de finesse, devina aussitôt le mobile qui l'avait fait appeler ; il se tint dès lors sur la défensive.

Mais il choisissait là, sans s'en douter, le moyen d'irriter, au contraire, les fibres aimantes de la comtesse.

Assis l'un près de l'autre, leur conversa-

tion roula d'abord sur l'aventure du Parvis ; madame de Lignerolles eut des expressions chaudement reconnaissantes, que la modestie de Jean se hâta de repousser, mais en vain.

Puis, peu à peu, emportée par son idée fixe, la comtesse laissa entrevoir la passion dont elle voulait faire, disait-elle, le dernier but de sa vie.

Jean ne répondit pas. Il souffrait intérieurement de la situation fautive dans laquelle il se trouvait, lui qui, même en pensée, ne voulait être parjure à sa chère Marceline.

Alors, l'exaltation de madame de Lignerolles arriva à son paroxysme.

— Ah ! s'écria-t-elle, emportée par la violence de son amour, vous n'avez donc pas de cœur !

Jean releva sa paupière, qui s'était abaissée sur sa noire prunelle, et la contempla un instant presque avec pitié.

— Pardonnez-moi, madame, répondit-il avec douceur ; aux battements qui m'oppressent, à ma certitude d'affection sincère



que du double, car, outre les 500 quintaux déjà à bord, cette goélette se trouvait sur un fond de pêche pouvant lui permettre de rapporter à son armement, rien qu'en morues, le montant de son assurance.

X

Un sérieux coup de vent a passé sur notre île dans la nuit de vendredi à samedi dernier.

La veille nous avions déjà eu une forte brise de S. E., mais de courte durée, et même vendredi toute la journée, le temps n'avait été que brumeux avec légère brise.

Ce n'est donc que le soir, vers 7 heures qu'il a commencé à souffler en tempête, de la partie du S. E., pendant près de 4 heures et avec une pluie torrentielle.

Alors, dans un dernier grain, le vent tournant par l'Est, a sauté au Nord, en furie, pendant le reste de la nuit. Au jour il n'existait plus qu'une forte brise.

Dans ce coup de vent, la goélette « Hareng », rentrée des lieux de pêche vendredi soir, a chassé sur le « Mulou », et, en talonnant sur cette basse s'y est défoncée et a coulé. L'équipage s'est réfugié en toute hâte dans les doris et a pu, pour une partie, aborder le brick « Claude » qui se trouvait au vent et le reste est venu dans le Barachois.

Personne n'a péri et c'est fort heureux, car la mer est toujours très mauvaise dans ce parage.

A l'île aux Chiens, quelques pirogues ont été au plein ainsi que 2 bateaux anglais; diverses autres embarcations ont eu le même sort dans l'anse à Rodrigue, où une certaine quantité d'oursins ont été apportés sur le banc de galets, par les vagues y déferlant avec fureur.

Sur le banc de St-Pierre, ainsi que sur le Banquereau, ce même ouragan a causé la perte du câble et des lignes aux quelques goélettes qui s'y trouvaient en pêche.

En outre, la goélette « Acadienne » a reçu un coup de mer qui lui a enlevé son saleur, le nommé Daguerre Jean-Louis, habitant de la colonie. Il laisse une veuve avec trois enfants.

Sur le Grand Banc, le mauvais temps a régné le 22, soit quatre jours auparavant.

La aussi, il y a eu perte de câble et de lignes, et si on en croit certains « on-dit » tous les navires métropolitains sur ce banc, seraient partis en dérive, pendant ce coup de vent.

Nous donnons ce dernier fait sous toutes réserves; toutefois il est hors de doute que, sinon tous, mais une grande partie de ces navires, ont dû également perdre leur touée, peut-être aussi leurs lignes, et beaucoup d'entre eux filer pour France.

Sauf 3 ou 4 petits bateaux qui désarmement, les quelques goélettes rentrées

depuis ce mauvais temps, tant du Grand Banc que du Banquereau et Banc de St-Pierre, repartent pour les lieux de pêche après avoir, pour quelques-unes, repris câble et lignes.

En somme, ces coups de vent successifs, vont réduire de beaucoup les résultats de la présente campagne de pêche.

Notre article ci-dessus était composé lorsque nous avons appris par le brick-goélette « Joseph-Amédée » rentré hier, que le 26, il a également essuyé le même ouragan sur le Grand Banc.

Au moment où ce navire est venu en travers, après la rupture de son câble, il a reçu un coup de mer qui lui a enlevé 3 hommes, dont le second, et contusionné le maître d'équipage; ce dernier a été, dès l'arrivée sur rade descendu à l'hôpital dans un bien triste état.

Le navire est lui-même fortement endommagé par ce coup de mer.

D'après cette nouvelle, il est bien à craindre que tous les navires aient effectivement dérapé, ainsi que le faisait pressentir le premier coup de vent du 22 sur ce banc.

X

La goélette *Hareng*, coulée dans la nuit du 26 au 27, avec sa pêche à bord, a été vendue et adjugée pour la somme de 1,000 francs.

Les acquéreurs ont déjà réussi à la soulager au moyen de 2 allèges et à remorquer le tout sur la barre du barachois où ils ont pu, dès hier, retirer une certaine partie de la morue.

X

Une fâcheuse nouvelle concernant une goélette de la localité, est arrivée hier. Nous n'en disons pas davantage, ayant l'espoir qu'il puisse y avoir (nous le souhaitons) une méprise dans la désignation de cette goélette.

Ce qui est malheureusement trop vrai, c'est qu'une goélette a été vue chavirée sur le Grand Banc, non seulement par le navire « Chevreuil », mais encore par un trois mâts anglais dont le capitaine, a reconnu que le côté hors de l'eau était avarié, à l'arrière; c'est ce qu'il a déclaré à bord de la goélette « Léocadie » qu'il a rencontrée quelques heures après.

Il pourrait donc se faire que l'équipage de la goélette, ainsi chavirée (peut-être par suite d'abordage), ait été recueilli par le navire abordeur et que dans quelques jours on en reçoive l'heureux avis.

C'est pourquoi nous n'approuvons pas l'espèce d'empressement que l'on met à propager ces sortes de nouvelles. D'autant plus que si celle en question est vraie, les familles intéressées apprendront toujours trop tôt le triste sort qui les frapperait.

Ayant pu franchir la barre la goélette *Hareng* est maintenant dans le barachois,

## FEUILLE OFFICIELLE

Du 3 Août 1887

### DÉCRÈTE :

#### TITRE VI.

*Des mesures de quarantaine.*

Elle consiste à tenir en observation, pendant un temps déterminé, le bâtiment l'équipage et les passagers.

Elle comporte une inspection médicale.

Pour les passagers elle peut être purgée à bord du navire, mais de préférence dans un lazaret.

Elle n'entraîne pas nécessairement le déchargement des marchandises au lazaret, ni les mesures de désinfection générales, à moins de conditions jugées dangereuses, par la nature de la cargaison, le nombre et la qualité des passagers, l'état hygiénique du bord.

L'autorité sanitaire est juge de la nécessité du déchargement sanitaire et de la désinfection dans tous les cas de quarantaine d'observation, excepté pour les provenances de maladie réputée importable.

Le déchargement du navire ne peut être opéré pendant la durée de l'observation, si les passagers restent à bord, à moins que le navire ne fasse qu'une simple escale et ne reparte avec ses passagers en état de quarantaine. Dans ce cas, les marchandises seront débarquées avec les précautions voulues.

Si la désinfection du navire et des marchandises est jugée nécessaire, on y procède comme dans la quarantaine de rigueur, après le débarquement des passagers.

Art. 34. La quarantaine de rigueur est applicable au cas où le navire a eu à bord soit au port de provenance, soit en cours de traversée, soit depuis son arrivée, des accidents certains ou seulement suspects d'une maladie réputée importable.

La quarantaine de rigueur ne peut être purgée que dans un port à lazaret; elle nécessite, avant toute opération de déchargement du navire, le débarquement au lazaret des passagers et de toutes les personnes inutiles à bord. Elle comporte ensuite le déchargement dit sanitaire, c'est-à-dire opéré suivant la nature de la cargaison, soit au lazaret, soit sur des allèges, avec les purifications convenables; elle exige la désinfection des effets à usage et celle du navire.

La quarantaine de rigueur date pour les passagers de leur entrée au lazaret; elle commence, pour les personnes restées à bord, quand la désinfection du navire est terminée.

Les navires passibles de la quarantaine de rigueur qui ne font qu'une simple escale, sans prendre pratique, peuvent débarquer leurs passagers et leurs marchandises au lazaret avec les précautions convenables.

Art. 35. Tout navire en quarantaine doit être tenu à l'écart dans un mouillage déterminé et surveillé par un nombre suffisant de gardes de santé.

Art. 36. Si, pendant la durée de l'observation simple, un cas de la maladie suspectée se manifeste parmi les quaran-

tenaires, l'observation se transforme en quarantaine de rigueur.

Si, dans le cours d'une quarantaine de rigueur, le même fait se produit, la quarantaine recommence pour le groupe des personnes restées en libre communication avec la personne atteinte.

Art. 37. Un navire mis en quarantaine peut reprendre la mer. Dans ce cas, la patente de santé lui est rendue avec un visa mentionnant les conditions dans lesquelles il part.

Art. 38. Un navire étranger qui se présente en état de patente brute à St-Pierre pour y faire quarantaine peut être admis à débarquer ses passagers au lazaret, et être invité à continuer sa route pour sa plus prochaine destination, après avoir reçu tous les secours nécessaires.

Art. 39. Les navires chargés de corps de troupe, d'émigrants, de marins-pêcheurs, et en général tous les navires jugés dangereux par une agglomération d'hommes dans de mauvaises conditions peuvent, en tout temps, être l'objet de précautions spéciales que détermine l'autorité sanitaire du port d'arrivée.

Art. 40. L'autorité sanitaire d'un point quelconque de la colonie, en présence d'un danger imminent et en dehors de toute prévision, peut prescrire provisoirement telles mesures qu'elle juge indispensables pour garantir la santé publique, sauf à en informer dans le plus bref délai le commandant, qui statue sur la conduite à tenir.

Art. 41. Un navire qui arrive en patente brute d'une maladie contagieuse ou épidémique peut-être dans un des cas suivants :

a) Il n'y a pas eu de malades à bord dans le pays où régnait la maladie; il n'y a eu ni malades ni morts pendant la traversée.

b) Le navire a eu des malades ou des morts dans le pays où régnait la maladie; n'a pas eu de malades ni de morts pendant la traversée.

c) Le navire a eu des malades ou des morts pendant la traversée.

Art. 42. Le navire arrivant patente brute, n'ayant eu ni malades, ni morts de maladie contagieuse, soit dans le port, soit pendant la traversée, et étant sur lest, sera mis en observation.

Cette observation sera déterminée suivant la durée de la traversée, de manière à compléter, s'il est nécessaire, une période de vingt-trois jours, depuis le départ du point contaminé, en comptant la traversée, c'est à dire, par exemple, que si le navire a passé seize jours à la mer, il n'aura que sept jours d'observation à faire. La durée de l'observation ne pourra, dans aucun cas, être moins de trois jours, alors même que la traversée aurait été de plus de vingt-trois jours. Ces trois jours seront employés à la désinfection, suivant les procédés indiqués par l'autorité sanitaire, des effets de corps et de couchage de l'équipage et des passagers, ainsi que des logements du navire.

Art. 43. Navire en patente brute ayant eu des malades ou des morts dans le pays, pas de malades pendant la traversée.

Trois à neuf jours de quarantaine, quelle que soit la durée de la traversée, que la guérison ou la mort remonte à plus de vingt-trois jours. Ces jours comp-

pour celle que j'adore, je sens que j'ai un cœur.

— Ah ! voilà donc pourquoi vous ne voulez pas me comprendre, Jean ! une autre a laissé son image dans votre esprit !

— C'est vrai, madame.

— Et cette autre, c'est sans doute cette péronnelle... fille d'un drapier... une fille de rien ?

Un sourire triste erra sur les lèvres de Jean.

— Moi, qui vous ai défendue contre l'attaque des hommes, dit-il lentement, je n'ai pas le droit de vous répondre en cet instant... Je ne trouverais pour vous que d'amères paroles... Adieu, madame !

Il se dirigea vers la porte du boudoir.

Mais madame de Lignerolles ne se possédait déjà plus; sa tête perdue par une longue lutte morale, dans laquelle Jean avait toujours été vainqueur, n'avait plus ce qu'on nomme vulgairement le sens droit.

Elle se précipita vers le jeune homme et tomba à ses genoux, qu'elle embrassa avec des sanglots.

Certes, il fallait du courage à Jean Hurrel pour résister à une pareille douleur; mais l'amour de Marceline était son ange gardien.

La comtesse voulut parler, les mots expirèrent sur ses lèvres; puis, comme brisée par une sorte de honte, elle faillit tomber à la renverse.

Jean la retint par le bras.

Et ne voulant pas partir en laissant cette femme en proie peut-être au mépris d'elle-même, — car il était bon, le fils de Maguelonne, — il serra la main de la comtesse éplorée, et murmura tout bas à son oreille :

— Merci, madame, de votre affection profonde; elle m'honore... Comptez sur mon amitié et mon dévouement.

Soudain la porte s'ouvrit et une suivante parut, le visage effaré.

— Monsieur de Cossac ! cria-t-elle.

Avant même que la suivante eut eu le temps de se retirer, madame de Lignerolles s'était relevée frémissante; elle entraîna Jean Hurrel derrière une tapisserie, et lui montrant un cabinet de toilette qui donnait

sur le parc.

— Là ! là ! dit elle avec véhémence; pas un mot, pas un mouvement il me tuerait !

Puis, laissant retomber la tapisserie, elle rentra dans son boudoir, répara devant une glace le désordre de sa toilette, essuya les larmes qui perlaient sous ses longs cils et attendit. Son visage avait recouvré un calme apparent.

Jean Hurrel, la tête tendue, s'apprêta à écouter ce qui allait se passer.

#### VII

#### Une chaîne de Fer.

M. de Cossac entra. C'était un homme de cinquante ans, dont les cheveux, entièrement blanchis, semblaient indiquer qu'il avait vécu trop vite.

La jeunesse, son âge mûr même, avaient subi maints orages, et le corps s'était brisé au contact des passions.

En l'année dont nous parlons, M. de Cossac occupait le poste de lieutenant criminel près le bailliage de l'abbaye de St-Germain des Prés. Cette place, il la tenait de la con-

fiance qu'avait en lui le feu roi; elle lui fut accordée, non-seulement parce qu'il avait été compagnon de plaisirs de Charles VIII, mais encore comme une sorte de réparation d'une aventure qui lui arriva, et que nous connaissons déjà par le récit de la Sorcière.

A son arrivée dans le boudoir de la comtesse, M. de Cossac portait le costume de son rang : la robe de velours noir, ouverte par devant, aux manches larges, fendues et tombantes, laissant voir par leurs ouvertures les manches d'un pourpoint écarlate; le collant était de même couleur que le pourpoint; le chaperon était violet; au lieu de souliers à poulaines, il chaussait des brodequins.

C'était une curieuse histoire que celle de la passion de M. de Cossac pour madame de Lignerolles.

Tout à tour ils s'étaient pris, quittés et repris. Cette fois, le lieutenant criminel aimait seul et avec tyrannie; la passion de la comtesse était morte, ou plutôt elle n'avait jamais existé.

(A suivre.)



tent à partir du moment où les effets à usage ou à couchage des hommes de l'équipage, ainsi que les logements, auront été désinfectés ou assainis.

Le médecin arraisonneur devra, sans communiquer avec le navire, s'assurer que, dans ce cas, les gardes sanitaires ont rigoureusement veillé à l'emploi bien sévère des moyens de désinfection.

(A suivre).

Du 27 Août 1887.

## Ouverture de la chasse.

La chasse à la perdrix sera ouverte du 4 septembre prochain au 1<sup>er</sup> mars 1888.

## HYGIÈNE DES ÉCOLES D'ENFANTS

(Suite)

Le siège doit être assez large pour supporter presque toute la longueur de la cuisse, et sa hauteur doit permettre à la plante des pieds de reposer dans sa position naturelle sur la planche destinée à les soutenir. Le rebord du pupitre doit être perpendiculairement au-dessus de celui du siège, et juste assez haut pour permettre à l'avant-bras de s'y appuyer sans déplacer l'épaule. Je pense que tous ceux qui ont sérieusement examiné la question partageront mon opinion. Je dois ajouter une autre condition qui est d'importance spéciale pour l'œil, c'est que les pupitres aient une inclinaison, pour lire, d'environ 40 degrés; pour écrire de 20 degrés. Cette nécessité tient à une loi physiologique qui n'est pas aussi généralement connue que la plupart des autres lois relatives à l'œil. Cette loi n'a donc pas été prise en considération, par des médecins qui ont fait du perfectionnement des arrangements des écoles l'objet spécial de leurs études.

M. Heinemann, qui a parlé des sièges des écoles et a déduit la nécessité d'avoir des tables inclinées de 1 sur 3, du raccourcissement des lettres placées sur une surface plane, ce qui réduit l'image de ces lettres sur la rétine, et oblige ainsi l'œil à un plus grand effort. Ceci n'a cependant que peu d'importance, et n'a guère besoin d'être pris en considération; la raison véritable de la nécessité d'avoir un pupitre incliné est celle-ci :

Les yeux sont mus dans les différentes directions par les muscles. Les muscles des deux yeux ne peuvent être amenés à une action simultanée que dans certaines conditions : par exemple, nous pouvons élever ou abaisser les deux yeux en même temps, les amener du parallélisme à la convergence, et vice-versa, mais pas du parallélisme à la divergence! Parmi les combinaisons possibles des muscles, quelques-uns peuvent durer un certain temps, d'autres seulement quelques secondes; ainsi nous ne pouvons voir qu'avec effort un objet rapproché s'il est plus haut que l'œil; nous pouvons, au contraire, regarder aisément un objet placé à la même distance s'il est au-dessous de l'œil. Pour voir distinctement des deux yeux à la fois, non un

point seulement, mais une ligne ou une surface entière, il nous faut pour chaque position de l'objet, une rotation toute spéciale des deux rétines. C'est seulement quand ce mouvement résulte de combinaisons musculaires faciles et durables que nous pouvons regarder l'objet longtemps sans fatiguer. Il ne faut donc pas croire que la position naturelle du livre quand on lit, dépende du hasard. C'est une nécessité physiologique; si nous luttons contre elle, l'œil se fatigue, et si l'effort se prolonge et se répète régulièrement, il en résulte un dérangement dans l'harmonie de l'action des muscles de l'œil.

Je ferai en conséquence les propositions suivantes :

1° On emploierait un même modèle et une même dimension de pupitre pour les enfants et les grandes personnes des deux sexes;

2° La hauteur du siège et celle du marche-pied varierait en l'adaptant à la taille de chaque enfant;

3° Le bord de la table serait toujours perpendiculaire au-dessus du siège;

4° Pas de siège sans dossier, et le haut de celui-ci toujours à la hauteur du bord de la table pour les garçons, et 5 centimètres plus haut que ce bord pour les filles;

5° Dans toutes les classes où les garçons changent de place la hauteur du siège serait réglée proportionnellement à la moyenne de la taille des élèves;

6° Dans les écoles de filles, dans les écoles de garçons où les places ne changent pas, dans les pensions, dans les classes particulières, le siège de chaque enfant serait exactement réglé selon la taille.

Pour rendre cet arrangement important, praticable, j'ai inventé une chaise dont le siège peut s'élever et s'abaisser au moyen d'une vis, pendant qu'en même temps le dossier s'avance ou recule en proportion. Une chaise de ce genre sera un siège convenable pour un enfant ou pour une grande personne au même pupitre; elle suivra la croissance de l'enfant et lui permettra d'être, soit pour lire, soit pour écrire, dans une position commode et saine, ce qui facilitera l'instruction et la discipline.

(Journal officiel de la République française.)

## DORS

Va, reste, ô pauvre mort, dans la tombe couché ! Ferme bien ton oreille au bruit qui vient de terre, Et sous l'arbre fleuri qui sur toi s'est penché, Dors sans te retourner la grande nuit entière.

Si ton corps au tombeau pouvait être arraché, Si tu pouvais un jour sortir de ta poussière, Si tu pouvais entendre en un coin bien caché, Si tu pouvais encore soulever la paupière :

Tu frémirais d'horreur en étendant les bras, Tu voilerais ton front du suaire et des draps En comptant ce qu'il faut de jours pour qu'on oublie.

Une seconde mort viendrait glacer tes os, Et tu refermerais les portes de la vie Ayant vu plus cruel que le ver des tombeaux.

P. GILLA.

## LES TRIBUNAUX

### UN REBOUTEUR

Gilmant, dit la Rose, dit la Fleur, tenait à Aubervilliers un cabinet de consultations. Pendant qu'il faisait les ordonnances, sa femme préparait et vendait les remèdes.

M. Drouot, cultivateur, a été leur client.

— Au mois de février, raconte-t-il, j'allais à une clique qui est installé à Levallois-Perret...

Le président. — Une?...

Le témoin. — Une clique,

Le président. — Une clique? Vous voulez dire une clinique?

Le témoin. — Possible. J'y allais pour me faire extirper un hippolyte dont je suis atteint.

Le président. — Un?

Le témoin. — Un hippolyte.

Le président. — Vous voulez dire sans doute un polype?

Le témoin. — Probable. J'ai rencontré Gilmant, qui m'a demandé où s' que j'allais. Je lui ai dit que j'allais à la cli... comment dites-vous? à la clinique pour soigner mon... mon... enfin mon hippolyte. Il s'est écrié : "Comme ça vous allez voir les bouchers? Fiez-vous donc à moi. Je vous guérirai sans vous faire de mal." Je suis alors retourné chez moi en lui disant de venir me voir. Quand il est arrivé, il a pris sur la table des fioles et un christ. Puis il m'a dit de le laisser seul. Ce que j'ai fait. Alors quand je suis rentré dans la chambre, il m'a fait donner quinze francs.

Le président. — Mais ne vous a-t-il pas imposé un traitement?

Le témoin. — Oui-dà! d'abord des herbes. Après, comme ça ne réussissait pas, il m'a posé des vésicatoires aux bras, aux jambes, aux oreilles, partout enfin...

Le président. — Et combien vous a-t-il demandé en tout?

Le témoin. — Au moins 500 francs.

La femme de l'homme à l'hippolyte raconte que Gilmant a fait payer les herbes 60 francs et qu'il réclamait, en outre, 10 francs par visite.

Le président. — Est-ce que votre mari n'obéissait pas un peu par frayeur aux prescriptions de Gilmant?

La femme. — Ma foi, oui, Gilmant le menaçait constamment du *Petit Albert*, du *Grand Albert* et du *Dragon rouge*?

Le président. — Et vous, vous aviez peur aussi du *Petit Albert*, du *Grand Albert* et du *Dragon rouge*?

La femme. — Oh! moi, non. Je ne sais pas ce que c'est que tout ça. Je ne connais rien à ces inventions-là. Gilmant me disait de piocher dans la terre pour y trouver un crapaud.

Le président. — Un crapaud? Pourquoi faire?

La femme. — Pour l'appliquer sur la joue de mon mari. Ça devait le guérir.

Le président. — Est-ce que Gilmant ne vous a pas menacée vous-même de vous faire mettre en prison?

La femme. — Oui, si j'allais laver les linges ensanglantés au laveur. Sans doute, qu'il ne voulait pas qu'on vit qu'il posait des vésicatoires.

Le prévenu. — C'est un mensonge. C'était dans l'intérêt du mari, qui avait la... la maladie qu'on cache, quoi!

Un docteur médecin d'Aubervilliers déclare que Drouot n'était nullement malade avant d'être soigné par le rebouteur. Sauf son polype, qu'il fallait opérer de temps en temps, il se portait très bien.

Après la plaidoirie de M<sup>e</sup> Decori pour les prévenus, le tribunal condamne Gilmant à trois mois de prison, et la femme Gilmant à quinze jours de la même peine.

## Acte de probité.

Un médaillon, (médaille de tempérance), a été trouvé hier, rue Jacques-Cartier, par X...

Cet objet est déposé au bureau de police.

## ZÉZÉ

NOUVELLE

PAR

J. LAURENCE.

III

Somme toute, le capitaine Fontin n'était pas mécontent de son dernier voyage, l'*Amédée* n'ayant subi que des avaries légères et facilement réparables. Aussi jouissait-il pleinement du bonheur d'être à terre en retrouvant une femme qu'il aimait ardemment et le plus doux foyer, où il se reposait dans un bien-être qu'il n'imaginait pas plus parfait.

La gaité du patron se communiqua facilement aux convives. On parla beaucoup et de bons gros rires éclatèrent; même le capitaine Harris, perdant peu à peu de sa raideur anglaise, témoigna d'une jovialité bien près de la rondeur sans façon de son hôte.

La riieuse Joséphine s'en donnait maintenant à cœur joie de rire et de babiller; et son rire fût, qui découvrait les deux rangées de ses dents blanches, semblait énormément plaire à Henri. Le brave Henri était saisi d'un désir insensé d'embrasser ces lèvres fraîches et ces dents mignonnes, mais il se retenait devant les étrangers.

Vers la fin du repas, Zézé s'endormit, le nez dans le creux de son petit bras arrondi appuyé sur la table. Madeleine faisait une légère ombre au tableau, car sa personne conservait, malgré tout, cet air de vague mélancolie dont le charme lui eût gagné les plus rudes même. Au fond, elle était trop femme pour ne point éprouver de satisfaction à se sentir tour à tour admirée par Louis Gervais et par Edmund Harris.

Le grand et beau capitaine aux cheveux roux de la *Victoria's Queen*, avec son regard ardent, où se mêlait une nuance de fatuité, la troublait, quoiqu'elle fit effort pour conserver le calme en quelque sorte rayonnant de son visage de madone.

Mais le second du bâtiment anglais lui

## FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT

N° 15

## LES

## BLANCS DE BRETAGNE

Par JEAN-BERNARD

V

L'AVEU.

— Vous savez que mon père est très attaché à ses préjugés de noblesse, il existe certaines règles de convenance auxquelles je ne comprends pas grand chose, auxquelles je ne veux rien comprendre; il faut qu'il en arrive à ne pas rompre le lien sacré qui existe entre nous; bien plus, il faut qu'il me permette d'être à vous sans rougir, qu'il consente à ce que je devienne votre femme.

— Ma femme!

— Comment en arriverons-nous là? Je ne sais encore, mais enfin voilà le but; il

nous reste à trouver les moyens; en attendant, Prosper, jurons-nous d'être l'un à l'autre et, quoi qu'il arrive, de ne jamais aimer une autre personne.

Prosper étendit la main.

— Jeanne, dit-il, je jure de vous aimer toujours et de n'avoir jamais d'autre femme que vous.

— Et moi je jure, dit Jeanne, de vous aimer jusqu'à la mort et de n'avoir jamais d'autre époux.

— Je t'aime, Jeanne, dit Prosper en se précipitant aux pieds de la jeune fille, et en couvrant sa main de baisers.

Dans le feu de leurs confidences et de leurs aveux, ils n'avaient ni vu, ni entendu le marquis de Chantelal entré depuis quelques instants dans la salle et qui avait tout entendu.

Pour le vieux seigneur, ça avait été une terrible révélation; sans prononcer une seule parole, il congédia sa fille, mais retenant Prosper, il eut avec lui l'entretien que nous avons rapporté en commençant ce récit.

Tout à son idée de sauver la royauté, le marquis avait proposé à Prosper le marché que nous connaissons : tuer Louis XVI et, en récompense, épouser Jeanne de Chantelal.

Le vieux gentilhomme sacrifiait ses préférences, ses ambitions personnelles, les convenances de sa maison au principe féroce d'un royalisme qui soumettait tout à

la logique implacable de l'absolutisme monarchique.

VI.

## LA JUSTICE DES DAMES DE LA HALLE

Le lendemain de son entrevue avec Jeanne et de son entretien avec le marquis, Prosper embrassait le vieux curé de St-Véry et, sans dire à personne le motif de son départ, prétextant un voyage à Nantes pour régler différentes affaires avec le fermier général de la province, il montait en voiture avec M. de Chantelal et avec lui partait pour Paris.

Grâce aux excellents chevaux de la poste qui fonctionnaient encore régulièrement, le voyage se fit en trois jours.

Durant ces trois jours, le jeune homme et le vieillard n'échangèrent pas une parole.

Chacun restait l'esprit hanté par ses graves préoccupations et tous deux songeaient au sinistre projet qui les amenait, auquel tous deux ils ne s'étaient résolus qu'à la dernière extrémité, poussés chacun par la passion violente, qui les rendait presque inconscients de leur acte.

Le marquis était dominé par le principe de la royauté absolue, jugeant ce moyen le seul pratique, qu'il voulait sauver même par un régicide. Prosper, tout au feu de son amour, avait accepté le marché offert et, pour satisfaire sa passion, se laissait in-

consciemment pousser à l'assassinat.

Quand la diligence se fut arrêtée dans la cour des Messageries, M. de Chantelal prononça ce seul mot.

— Viens!

Et le jeune homme le suivit.

Le marquis portait une petite valise à la main, mais dans la poche, il avait une grosse bourse.

Monté dans un de ces larges carrosses publics qui stationnaient sur les places et dans les carrefours, M. de Chantelal jeta au cocher cette adresse :

— Rue Vieille Tour Saint-Jacques! Hôtel de Bois-Grancé.

Le carrosse se mit en marche; il faisait une de ces chaudes journées de juillet qui semblent engourdir la capitale, tant la chaleur y est étouffante.

— Il est deux heures, dit le marquis en tirant une grosse montre en or et à breloques, comme on les portait à la fin du siècle dernier; il faut que demain à pareille heure nous soyons à Versailles et que dans huit jours d'ici nous ayons terminé notre affaire.

— Dans huit jours! répéta machinalement Prosper.

— Oui, fit sèchement le marquis.

Devant les Halles, la voiture fut arrêtée par un grand rassemblement; ne pouvant aller plus loin, le cocher descendit de son siège et vint dire aux voyageurs :

A suivre.



adressait-il quelques mots insignifiants, quelque banal compliment dont l'imperceptible raillerie dissimulait peut-être une émotion sérieuse, aussitôt elle lui souriait, tandis que, relevant la longue frange de ses cils bruns, elle avait pour celui qui parlait ce regard d'une infinie douceur qu'on ne trouve guère qu'à l'état idéal, créé par le pinceau des maîtres du xvi<sup>e</sup> siècle.

La nuit était complètement tombée lorsque les hôtes du capitaine Fontin songèrent à se retirer. Joséphine venait de monter à la chambre pour mettre dans son petit lit Joseph, qui dormait à poings fermés. Henri lui cria de se munir d'un châlir, car ils allaient accompagner le capitaine de la *Victoria*, *Queen* et son second, qui s'étaient logés sur le quai.

On pouvait sans inquiétude laisser pour un moment Zézé, dont le somme serait au moins de huit heures avant qu'il se réveillât.

Dès en sortant, Harris s'empara avec une sorte d'autorité du bras de Madeleine. Joséphine se suspendit à celui d'Henri; Louis, sans paraître s'occuper des deux premiers, se tint à côté de la jeune femme.

Madeline, remarquant l'indifférence feinte ou vraie de Louis, en éprouva un vif déplaisir. Et comme l'Anglais l'entraînait à quelques pas de leurs compagnons, elle lui dit d'un ton froid :

— Laissez-moi, capitaine Harris.

— Non, non, répliqua-t-il en serrant le bras qui essayait de lui échapper, je ne vous lâche pas. Je vous tiens, Madeleine, malheureusement pour trop peu de temps; mais il dépend de vous que je ne vous tiennais pour toujours.

— Menteur! répliqua-t-elle d'une voix qui devenait oppressée. Laissez-moi, je vous le répète.

— Pour donner ma place à Louis Gervais?... demanda-t-il à demi moqueur. No, no, acheva-t-il sur un ton de plaisanterie qui n'excluait pas un certain désir de paraître sérieux; no, no, miss coquette. Je vous trouve trop jolie pour vous céder à un autre, je vous en avertis...

(A suivre.)

## CHOSSES ET AUTRES

Authentique.

Madame appelle sa cuisinière.

— Félicité, dit-elle, vous ferez pour ce soir le pot-au-feu.

La domestique, embarrassée :

— Impossible, madame; le pot est cassé.

— Maladroite; Comment avez-vous fait?

— C'est hier soir, madame, en prenant mon bain de pieds dedans!!!

X

Echantillon de style.

Côté du roman-feuilleton.

— Voyons, Sabine, écoutez-moi... reprit-il d'un accent ému et triste. Exigez de moi tout ce que vous voudrez : mon sang, ma vie, mon bonheur même... Ils m'appartiennent; je puis en disposer, je vous les donne, je vous les livre... Mais, de grâce, ne me demandez pas davantage.

Il est certain qu'exiger encore quelque chose de celui qui vous donne sa vie, son sang et son honneur, serait de l'indiscrétion toute pure.

Mais que diable pouvait-elle bien lui demander tout de même?

Peut-être un bon cigare!

X

La femme ne connaît guère la mesure qu'en valsant.

X

En voyage :

Le train s'arrête.

Un voyageur saute à terre et s'adressant au buffetier qui accourt :

— Combien d'arrêt, ici?

— Deux minutes. Si Monsieur veut dîner la table est servie.

X

Echo de plage :

Le baigneur fait l'article à un père de famille :

— Comment! monsieur ne fait pas

donner des leçons de natation à sa demoiselle?

— Elle n'en a pas besoin, mon ami.

— Monsieur a tort. Pour se marier facilement aujourd'hui, une jeune fille doit savoir nager.

X

M<sup>me</sup> X... surprend son concierge en train de lire une carte postale à elle adressée :

— Comment, s'écria-t-elle, vous lisez mes lettres?

— Oui, madame, les cartes postales, je les lis toujours, pour voir si c'est pressé.

X

Une dame à l'objet de ses rêves :

Tenez, ami, voici une petite gravure.

Gardez-la en souvenir de moi. Elle vous rappellera nos belles soirées au clair de la lune.

Lui, écrivant au crayon :

— Chère belle, j'inscris votre nom dessus.

— Pourquoi ça?

— Pour ne pas l'oublier.

X

Le président au prévenu :

— Vous avez été surpris dimanche soir en train de briser à coups de pierre les vitres d'une maison habitée. Qui vous a poussé à commettre ce délit?

— Mon amour insensé du travail.

— Vous dites?

— Oui, mon président, je suis vitrier!

X

De "Fine-Oreille" :

L'innocence est un trésor dont les femmes ont la garde et dont les hommes ont la clef

X

Le plus lucratif de tous les commerces serait d'acheter les gens ce qu'ils valent, et de pouvoir les revendre ce qu'ils s'estiment.

X

Le cœur de l'ingrat est semblable à un désert qui boit avidement la pluie du ciel, l'engloutit et ne produit rien.

X

Petite scène conjugale.

Le mari est rentré tard, plus tard que de coutume ;

— Tu as une maîtresse en ville! s'écrie l'épouse indignée.

— Non, réplique le mari sans y penser; elle habite maintenant la campagne!

## Avis

J'ai l'honneur d'informer le public, que je partirai pour St-Jean, le lundi 5 septembre.

Je serai dix-sept jours après de retour à St-Pierre, où je me mettrai à la disposition de mes clients.

Je profiterai de mon séjour à St Jean, pour réunir les preuves de la fausseté de cette accusation d'espionnage salarié qui pèse sur moi. Je m'adresserai dans ce but aux autorités supérieures de Terre-Neuve, pour que cette affaire soit promptement réglée.

De plus j'apporterai des lettres de divers notables de mon pays; je les publierai et je suis persuadé que le bon sens public fera justice des indignes calomnies dont je suis victime.

A. L. MARCH, dentiste.

### Marées de la semaine

JOURS DU MOIS.	JOURS DE LA SEMAINE.	PLEINES MERS.		BASSES MERS.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
3	s.	8 58	9 14	3 14	3 30
4	D.	9 29	9 45	3 45	4 01
5	L.	10 00	10 14	4 14	4 28
6	m.	10 30	10 45	4 45	5 00
7	m.	11 00	11 16	5 16	5 32
8	j.	11 32	11 50	5 30	6 08
9	v.	a a	0 30	6 15	6 45

Le gérant responsable, A. Lelandais.

## MOUVEMENT du port de Saint-Pierre

### BATIMENTS DE COMMERCE

#### Août. ENTREES.

- 27 (Baie des Chaleurs.) Marceline, g. a. c. Poirier, avec bardeaux pour MM. V. F. Cordon et fils.
- 29 (Québec.) Mary-Eliza, g. a. c. Chouinard, avec madriers et beurre pour MM. Riotteau et fils.
- (Canada.) Maggie, M. g. a. c. Landry, avec planches pour M. Le Buf.
- 31 (Guadeloupe.) François-Joseph, b.-g. fr. c. Kerguenou, avec lest pour MM. Beust et fils.

#### Août. SORTIES.

- 25 (Havre des Grands St-Julien, C. E. de T.-N.) Marguerite, b. fr. c. Follard, avec 62,450 kg. morue verte, chargée par MM. M<sup>re</sup> Guibert et fils.
- 26 (Port de Bouc.) St-Pierre, b. fr. c. Rouxel, avec 366,465 kg. morue verte, chargée pour les Sécheries de Port de Bouc.
- (St-Martin de Ré.) Nancy, g. fr. c. Menou, a. e. 158,070 kg. morue verte, chargée par M. Poulain de St-Père.
- 27 (Bordeaux.) Marie-Alfred, 3 m. fr. c. Jolivet, avec 466,180 kg. morue verte et 7,800 kg. rogues, chargée par MM. P. Hermenik, U. Delugen et M<sup>re</sup> Soula.
- (Halifax.) Mignonne, g. fr. c. Mary, avec 106,730 kg. morue sèche, chargée par MM. V. G. Gautier, V. E. Pepin, F. Le Buf, V. Ed. Thomazeau, et Cie Boismenu et H. Lecharpentier.
- 30 (Halifax.) Amélie, g. fr. c. Loisel, avec 89,350 kg. morue sèche, chargée par MM. E. Poirier et A. Dupont, Beust et fils, Riotteau et fils, Boismenu, M<sup>re</sup> Guibert et fils et V. Ed. Thomazeau, et Cie.
- (Bordeaux.) Republicain, b. fr. c. Lequimener, avec 291,335 kg. morue verte, chargée par MM. P. Hermenik, U. Delugen et M<sup>re</sup> Soula.
- (Bordeaux.) Chittagong 3 m. fr. c. Testard, avec 374,055 kg. morue verte, chargée par M. Craquelin fils.
- 31 (Halifax.) Maurice, b.-g. fr. c. Rabin, avec 88,670 kg. morue sèche, chargée par MM. A. Lemoine, Anat. Lemoine, Riotteau et fils et H. Lecharpentier.

## ANNONCES ET AVIS.

### A VENDRE DE GRÉ A GRÉ

Une Maison avec Jardin, située à l'angle des rues Truguet et de l'Hôpital.

Aussi, avec leur armement de pêche,

**Les Goëlettes:**

Marie-Louise jaugeant... 71 T 64  
doublée en zinc.

Violet jaugeant... 55 T 96  
non doublée

Eva jaugeant... 50 T 74  
non doublée.

S'adresser pour traiter à M. F. SAILLARD, représentant de M. E. HOUDUCE.

3-3

### EN VENTE CHEZ

**JULES HAMEL**

RUE JOINVILLE

TOILE DE LIN 1<sup>re</sup> QUALITÉ

**JOUBERT BONNAIRE**

(D'ANGERS)

Aux meilleures conditions de Tarif.

### EN VENTE

CHEZ M. J. CLÉMENT FILS

**1 Câble** en chanvre 1<sup>er</sup> brin,  
7 pouces 1/2.

**1 Grélin** en chanvre 1<sup>er</sup> brin,  
4 pouces 3/4.

**1 Câble** en chanvre 1<sup>er</sup> brin,  
120 brasses 8 pouces 1/2 français.

**Beurre frais du Cap Breton.**

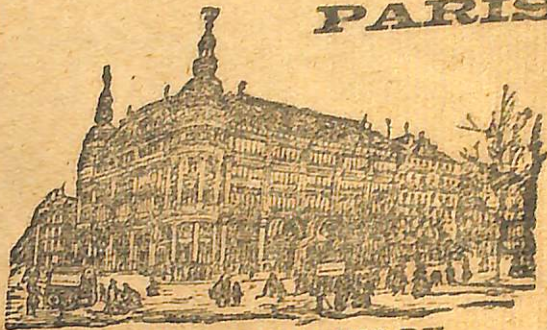
**Pommes de terre en barils.**

### A VENDRE DE GRÉ A GRÉ

**La Goëlette FLORA**

S'adresser à M. Joseph Coudray ou à M. Le Buf.

PARIS



GRANDS MAGASINS DU

# Printemps

*Vient de Paraître*

**LE MAGNIFIQUE ALBUM ILLUSTRÉ**

*Spécial pour les Pays d'Outre-Mer*

Ce Catalogue renferme la nomenclature des articles des comptoirs suivants, ainsi que toutes les gravures des nouveaux modèles :

*Soieries, Lainages, Draperies, Indiennes, Modes, Robes, Confections, Vêtements pour fillettes et garçonnets, Jupons, Peignoirs, Troussesaux, Layettes, Lingerie, Corsets, Dentelles, Toiles, Mouchoirs, Blanc de coton, Rideaux, Etoffes pour Ameublements, Tapis, Tapisserie, Meubles, Literie, Chemises, Lingerie, Vêtements pour Hommes, Chaussures, Parapluies, Ganterie, Châles, Cravates, Fleurs, Plumes, Passementerie, Rubans, Mercerie, Articles de Paris, de Chine et du Japon, Argenterie, Maroquinerie, Parfumerie, etc.*

Nous pouvons garantir la livraison des articles annoncés dans ce catalogue pendant toute une année.

Envoi gratis et franco contre demande affranchie adressée à

**MM. JULES JALUZOT & Co**  
PARIS

Toutes les personnes déjà en relations avec le **PRINTemps**, recevront le catalogue ci-dessus, sans qu'il leur soit utile d'en faire la demande.

Envoi franco des échantillons de tous les Tissus

En cours de publication dans

**LE JOURNAL DU DIMANCHE**

Recueil littéraire qui paraît tous les Dimanches

**LES NUITS DU PERE LA CHAISE**

Par Léon GOZLAN

Magnifique Illustrations de PAUL DESTEZ

**LES PERLES NOIRES**

Par Louis ÉNAULT

**LE TRÉSOR DES BACQUANCOURT**

Par François OSWARD, etc. Musique.

**10 cent.** le Numéro de **16 pag** s chez tous les Libraires

ABONNEMENTS :  
Départements, 1 an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr.

Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale  
1 an, 8 fr. 50. — 6 mois, 4 fr. 25

La Collection du Journal, qui se compose actuellement de 58 vol., forme une **Véritable Bibliothèque**, renfermant les Ouvrages des meilleurs Écrivains contemporains.

La facilité que nous offrons à nos Abonnés et à nos Lecteurs de prendre cette Collection en plusieurs fois, leur permet d'acquiescer, sans débourse apparent, les romans les plus importants de nos principaux Auteurs.

NOTA : Toute commande doit être accompagnée de son montant en mandat poste à l'ordre de M. l'Administrateur.

PRIMES GRATUITES OFFERTES A TOUS LES ABONNÉS

Envoi franco sur demande affranchie d'un numéro spécimen et du Catalogue indiquant les diverses primes offertes aux Abonnés et aux Lecteurs.

BUREAUX : RUE AMELOT, 64 — PARIS

## IMPRIMERIE

DE

**A. LELANDAIS**

A SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Rue Jacques-Cartier

PRESSE MECANIQUE et PRESSES à BRAS

**IMPRESSIONS EN TOUS GENRES**

**TRAVAUX ADMINISTRATIFS**

**BROCHURES**

**CIRCULAIRES & PROSPECTUS**

**AFFICHES**

**Registres à Souches**

**SPECIALITE D'IMPRIMERIES POUR MAIRIES**

**EN-TÊTE DE LETTRES**

**FACTURES**

**CARTES DE VISITE ET D'ADRESSE**

**TABLEAUX**

Lettres de faire part pour Mariage - Naissance et Deces

Imprimerie A. Lelandais.